

allergie et frustration

Jean Rousselet

Il est facile d'expliquer le nonemploi par la paresse, ou de minimiser les effets du chômage en soulignant qu'il coïncide avec l'apparition de nouvelles mentalités, reflétant chez un nombre croissant de jeunes le développement d'une certaine méfiance à l'égard de ce que devient trop souvent le travail. Ouelles sont les raisons profondes de cette apparente « allergie au travail »? Jean Rousselet, auteur d'un ouvrage qui porte ce titre, paru aux Editions du Seuil en 1971, s'interroge sur cette attitude nouvelle des jeunes à l'égard du travail.

C'est se donner bonne conscience à peu de prix qu'insister exagérément sur le peu d'empressement d'une minorité de jeunes demandeurs d'emploi à accepter n'importe quel travail ingrat et sous-rémunéré: en cinq ans, le nombre des jeunes de moins de vingt-cinq ans est passé de 23 à 27 % chez les O.S. et les manœuvres, et plus de 40 % des jeunes dotés d'une réelle qualification professionnelle sont pourtant affectés dès leur embauche et pour longtemps à des tâches élémentaires. Il faut savoir aussi que les rares exemples d'offres d'emploi non satisfaites réclament la plupart du temps une expérience professionnelle qui en écarte les postulants trop jeunes, ou une mobilité géographique qu'interdit la plupart du temps l'inexistence de véritables structures locales d'accueil et d'hébergement.

Beaucoup pourtant trouvent ainsi habile et commode de rendre la jeunesse responsable des difficultés d'emploi dont elle est la première victime, alors qu'en réalité toutes les enquêtes et tous les témoignages montrent que moins de 5 % des jeunes, en confondant le dégoût du travail aliénant et le refus d'emploi, manifestent dans leurs conduites professionnelles un réel et effectif mépris du rôle social et économique de l'activité de travail.

D'autres, au contraire, peut-être un peu trop apparemment désireux de conforter leurs propres visions économiques et politiques, tirent prétexte de l'inquiétude grandissante de la jeunesse face au chômage pour assurer que rien ne change dans les mentalités et que les jeunes d'aujourd'hui sont aussi prêts que leur devanciers à accepter n'importe quelle tâche, sans s'interroger sur son sens et son contenu. Plus des trois quarts des apprentis, des lycéens et des étudiants mettent aujourd'hui, en effet, ce problème de leur futur emploi au premier plan de leurs préoccupations du moment.

Mais n'est-ce pas un faux débat ? Est-il interdit de vouloir travailler sans pour autant attendre beaucoup de satisfaction du travail envisagé ? Ne serait-ce que pour de simples raisons financières et pour se voir reconnaître le statut social, l'identité, que seul peut encore procurer dans nos sociétés l'exercice d'une profession.

Pour être de simple bon sens, cette évidence ne paraît pourtant pas communément admise. Probablement parce que demeurent les idéologies qui persistent à magnifier l'activité de travail en exigeant de surcroit qu'elle soit toujours, et pour tous, source de joie et d'orgueil.

Peut-être aussi parce que beaucoup des techniques habituelles de sondage d'opinion sont impuissantes à rendre compte de la complexité sinon des contradictions propres aux mentalités juvéniles. Il est vrai que le langage courant, en proposant des sens différents au mot travail, entretient à lui seul les confusions. C'est une chose que demander à un individu ce qu'il pense du travail en attendant de lui un jugement moral, une autre que lui poser la même question, en cherchant soit à savoir ce qu'il pense de telle ou telle tâche plus ou moins définie, soit au contraire à mesurer ses ambitions sociales quand le travail confondu avec la profession, n'est plus qu'un moyen parmi d'autres d'acquérir statut, argent ou sécurité.

A condition de s'intéresser à des échantillons de population vraiment représentatifs, il paraît possible de mettre en évidence l'apparition de nouveaux courants d'attitudes à l'égard du travail.

Un phénomène de désacralisation

Tout semble avoir commencé il y a vingt ans, comme si, peu à peu, une génération avait découvert le besoin de s'interpeller sur le bien-fondé et la finalité d'une obligation de travail que d'autres avant elle avaient acceptée et subie sans bien chercher à en comprendre le sens.

Ce qui n'avait été jusque là qu'interrogations réservées à de rares élites intellectuelles s'élargissait à des groupes entiers d'apprentis, d'étudiants et de travailleurs.

Dans un premier temps s'est développé un phénomène de désacralisation. Très rares demeurent en effet ceux qui continuent à faire de l'activité de travail un impératif moral sous-tendu par de profondes croyances religieuses ou politiques. Pour presque tous ces jeunes, plus pragmatiques que leurs aînés, et surtout conscients plus tôt de leurs véritables besoins, elle n'est qu'un moyen parmi d'autres d'atteindre au type de vie souhaité. Contrairement à ce qui est trop souvent répété, l'exercice d'une profession épanouissante est encore souvent considéré comme le meilleur de ces moyens.

Toute une génération s'interroge sur le bien-fondé du travail...

Il est maintenant admis qu'un besoin n'apparaît comme motivation que si les besoins primaires de niveau inférieur ont déjà été satisfaits. N'est-ce pas le cas pour un nombre grandissant d'adolescents modernes quand l'abondance des biens de consommation et l'efficacité des mesures de solidarité en arrivent à faire oublier l'exigence des besoins de survie matérielle et de sécurité.

A quatorze ou quinze ans, en classe de troisième, on retrouve une telle exigence chez plus des deux tiers des élèves. Au fil des ans, ceux qui, grâce à leur orientation, peuvent garder intact l'espoir de la voir satisfaire, la développent et la concrétisent dans leurs choix et leur vie professionnelle. Certains, leurs études terminées, y attachent même un tel prix qu'ils vont parfois jusqu'à adopter des stratégies anti-carriéristes, a priori surprenantes et parfois marginales, parce que l'intérêt des tâches l'emporte alors sur les perspectives de salaire, de sécurité ou de promotion.

Désinsertion sociale

Chez beaucoup d'autres, au contraire, cette soif initiale d'accomplissement dans le travail se tarit à mesure qu'elle est perçue, à tort ou à raison, comme difficile à satisfaire quand le fossé semble se creuser entre les rêves entretenus par l'éducation et les réalités du monde du travail, quand le champ de l'avenir socio-professionnel se rétrécit peu à peu sous l'influence de la sélection scolaire et d'une évolution technologique qui réduit l'intérêt de beaucoup de tâches futures.

C'est alors, et alors seulement, que se développe le phénomène d'allergie dont témoignent, à la veille de s'insérer dans la vie active, un nombre grandissant de jeunes, soit qu'ils y aient toujours été prédisposés à cause des faibles chances de réussite sociale offertes au départ par leur milieu d'appartenance, soit que leur âge et donc leur expérience du monde extérieur l'aient peu à peu nourri.

De là les refus toujours plus nombreux de s'impliquer tout entier dans un travail et d'y assumer des responsabilités, l'augmentation de l'instabilité et de l'absentéisme, les refus de mobilité et de promotion, l'échec de tant d'initiatives de formation et surtout l'intérêt de plus en plus grand porté au cadre de vie, à l'environnement du travail et à ses conditions d'exercice au détriment de celui qui s'adresse à la nature même des tâches.

Pour ne pas obéir aux modèles culturels encore en vigueur, toutes ces attitudes de distanciation à l'égard du travail n'en sont pas pour autant toujours dangereuses pour l'équilibre des individus et des sociétés : elles ne remettent pas en cause l'obligation de travail et ne se traduisent que par des insatisfactions souvent surmontées par la découverte progressive d'autres intérêts de substitution, associatifs, sociaux, ludiques et surtout familiaux.

Il n'en est malheureusement plus de même quand, à ce type d'insatisfaction plus ou moins grand et plus ou moins bien toléré, se substitue le véritable sent ment de frustration que commencent à faire naître les inquiétudes en matière d'emploi. Il est d'autant plus insupportable que ce n'est plus seulement le mieux-être qui paraît menacé, mais la totalité des besoins et des



A la recherche d'une nouvelle autonomie. Atelier de montage, Merlin-Gérin (France)

attentes les plus élémentaires. Quand près de la moitié des sujets de vingt et un ans et de toutes origines répondant à une enquête récente de la division jeunesse du Centre d'études de l'emploi se disent, à ce sujet, anxieux ou pessimistes et qu'à peu près autant se disent de surcroît indignés ou révoltés, cela n'a rien de surprenant, compte tenu du ton habituel des discours jeunes, mais cela mérite attention.

Surtout quand, dans la même enquête, 25 % de ces mêmes jeunes se voient comme rejetés par la société, 10 % exploités par elle, et que 40 % la remettent en question à cette occasion. Cette contestation de la société à travers le rapport au travail est un phénomène très nouveau. Il y a huit ans, une enquête identique, menée près de groupes de jeunes comparables, n'avait incriminé, pour expliquer les échecs ou les difficultés individuelles en matière d'emploi, que le manque de chance, les carences parentales en matière d'éducation ou d'orientation, et l'insouciance des sujets eux-mêmes. Ils n'étaient que 15 % à accuser la société.

Aujourd'hui, c'est le contraire. La rancœur ou la méfiance semblent inspirer beaucoup d'attitudes et de déclarations. Il est souvent affirmé que le chômage conduit à la délinquance. Il semble qu'il n'en soit rien. Ce sont les tentations de désinsertion sociale qui sont les plus fréquentes. Peu à peu, au fil de démarches toujours plus stériles, les jeunes chômeurs en arrivent en effet à abandonner la plupart de leurs activités relationnelles antérieures, comme si la privation d'emploi, ressentie comme une véritable castration sociale, leur faisait rejeter toute vie communautaire. Le risque de ces attitudes est d'autant plus grand que la susceptibilité des mentalités jeunes commence parfois à les rendre exemplaires et contagieuses.

Il est probable, et cela devrait être plus souvent rappelé, que les réalités économiques rendent aujourd'hui illusoire, en toute hypothèse, l'espoir d'une suppression à court terme des difficultés d'accès à la vie active. Il en devient d'autant plus urgent de ne pas négliger les conséquences que ces difficultés ont dès maintenant sur l'équilibre des sujets qui y sont exposés ou même de ceux qui ne le sont pas.

Faute de pouvoir procurer immédiatement à chacun l'emploi qui peut le mieux témoigner de son existence, n'est-il pas temps de s'intéresser parallèlement à l'activité de travail, au développement de toutes les autres activités capables elles aussi de témoigner de cette existence? Combattre le chômage jeune, c'est peut-être aussi s'attacher à dédramatiser son image autrement que par de plus ou moins vaines promesses, et lutter contre l'ennui et le pessimisme qu'il engendre. Ne pas le faire, c'est risquer de détériorer de manière irréversible beaucoup de personnalités, jusqu'à les rendre, le moment venu, incapables d'assumer les responsabilités de travail enfin offertes et à travers elles l'ensemble des responsabilités sociales.

J.R.